

Les POILLUS DE BOURBON

Le Lycée
Leconte de Lisle
dans la Grande Guerre

1914 - 1918

ISTORIQUE

34^e RÉGIMENT
D'INFANTERIE



DÉPARTEMENT
DE LA
 Réunion
www.cg974.fr

Le Lycée dans La guerre



Un beau geste de nos Lycéens

On sait que les élèves du Lycée Leconte de Lisle ont fait abandon de la somme destinée à l'achat de leurs prix au profit des réfugiés Franco Belges. Cette somme qui s'élève à 2 375 francs vient d'être versée au Comité bourbonnais de Secours National. Depuis lundi des tronc ont été placés aux portes de notre Etablissement secondaire. Pour venir en aide à nos malheureux frères de la Métropole, professeurs, maîtres et élèves ne manquent pas d'y déposer leur obole.

LE PEUPLE, ADR IPER 01/13

La « Journée Serbe » au Lycée

La « Journée Serbe » qu'on parlait, depuis quelque temps déjà d'organiser dans toutes les écoles de la Colonie ayant été définitivement fixée au 30 octobre nous avons eu Samedi, au lycée, une matinée charmante.

À 8 heures on nous conduit dans le Réfectoire spécialement aménagé pour la circonstance et gracieusement orné de drapeaux alliés [...]. À peine sommes nous installés que M. le Proviseur et tous les professeurs font leur entrée. La « Marseillaise » retentit superbement enlevée par un orchestre d'amateurs et M. G. Mezières commence son allocution. Il nous parle de ce vaillant petit peuple qui depuis plus d'un an lutte énergiquement contre la brute austro-boche pour défendre sa liberté, nous retrace son histoire depuis que la « Grande Serbie » tombée en esclavage cherche à secouer le joug et à s'affranchir; il nous décrit aussi les mœurs - ô! combien touchantes - de nos alliés et termine en souhaitant le triomphe de nos armes. [...]

Alors commence la partie-concert avec le concours d'aimables amateurs de cette ville et des gracieuses jeunes filles de Cours Normal. L'hymne serbe joué avec brio est bissé. [...] Puis tour à tour M^{me} Joséphine Amphoux (dont le doigté est admirable de sûreté), Paule Merlo, Anita et Coralie Payet Samat, nous tiennent sous le charme qui de son piano, qui de sa voix. Toutes les Normaliennes réunies en un chœur délicieux chantent pour finir un air patriotique.

M. le Proviseur prend alors la parole. Grâce aux jeunes filles du Cours Normal la fête a été réussie et chacun est content; aussi relève-t-il les punitions.

Mais il est déjà 10 heures passées et personne ne s'est aperçu de la fuite du temps. On se quitte donc aux cris de « Vive la France! », « Vive la Serbie! ».

Une quête avec vente de petits drapeaux serbes fut passée par Melles Gautier et Payet.

UN ÉLÈVE DU LYCÉE.

LE PEUPLE, ADR IPER 01/14

Baccalauréat

Au Lycée

Les élèves inscrits de la classe 1914 passeront jeudi l'examen du Baccalauréat (1ère et 2ème Parties.)

Nous croyons savoir qu'une session extraordinaire du Baccalauréat de l'Enseignement Secondaire aura lieu bientôt pour les élèves du lycée qui seront levés la semaine prochaine. Sur 19 de ces jeunes gens examinés ce matin officiellement par le major Trégan, 13 ont été reconnus aptes, dont 11 pour le service armé et 2 pour le service auxiliaire.

LE PEUPLE, ADR IPER 01/13

Au Lycée

Il vient d'être créé au lycée Leconte de Lisle un cours de Préparation Militaire sous la direction de Monsieur Michel, professeur de gymnastique.

A ce cours sont admis les jeunes gens du lycée faisant partie des classes 1916 et 1917 et où on les instruit en vue de leur prochaine incorporation. Ils manient le fusil, apprennent à pointer, à tirer et font de la théorie en même temps que tous les autres exercices militaires.

Nos félicitations à M. le Proviseur qui a bien voulu permettre la création de ce cours, ainsi qu'à M. Michel qui le dirige si bien et qui remplit en même temps un devoir éminemment patriotique.

L'allemand au Lycée

La crise de l'enseignement de l'allemand qui sévit dans les lycées de France depuis le commencement de la guerre, tendait à se propager à la Réunion.

Avec un très haut sens patriotique et beaucoup de clairvoyance, le dévoué proviseur du lycée Leconte de Lisle, M. Gautier, a plaidé, avec succès, devant les grands-élèves la cause de cet enseignement, que nos élèves considèrent à juste titre comme peu attirant.

M. Gautier a montré qu'il fallait savoir l'allemand pour lire les journaux et ses livres des Boches, pénétrer leur mentalité et leurs desseins et se mettre en garde contre leurs tentatives de revanche dans l'avenir.

En somme, il faut apprendre l'allemand comme on se vaccine contre la variole.

Au Lycée

Plusieurs des professeurs de notre lycée appartiennent à des classes mobilisables. Certains ont émis l'avis que peut être le Gouverneur, dans l'intérêt des études, devrait mettre ces professeurs en sursis d'appel. Nous protestons contre cette conception.

Depuis le mois d'août, M. H. Foucque, officier de réserve est mobilisé et tient garnison à Tananarive. Nous ne voyons pas du tout pourquoi ses collègues seraient l'objet d'un traitement différent.

Le lycée n'intéresse nullement la vie économique actuelle de la Colonie. Il n'y a donc aucun motif de retenir des professeurs dont la place est sous les drapeaux, comme leurs collègues de ma Métropole.

La Colonie a la chance de posséder des professeurs retraités, et si l'on fait appel à leur patriotisme, il est probable qu'ils se feront un devoir de reprendre du service, malgré leur âge et leur légitime droit au repos.

LE PEUPLE, ADR IPER 01/13

Professeurs du Lycée

Pour édifier le Nouveau Journal nous publions ci-dessous la liste des professeurs qui ont été mobilisés ou qui ont quitté la colonie depuis 1914.

M. M.
Foucque Hyppolite, agrégé de Lettres
Cadat Gabriel, professeur de Sciences.

Reuillard Gustave, professeur d'Histoire
Palant Jules, professeur de Lettres
Rjoci François, professeur d'Histoire

Lomberger Arthur, professeur de Langues Vivantes
Gresse Emile, professeur de Sciences Naturelles.

Le Lycée se trouve dépourvu de sept professeurs. Parmi ces sept, cinq, croyons nous, sont mobilisés. Deux sont en congé. Ne pourrait-on demander au ministre le renvoi de ces derniers à la Réunion ou leur remplacement?

Ajoutons que depuis le départ de M. H. Inter, son remplaçant n'a pas été encore nommé. C'est M. S. Ivis, professeur de collège de 4ème classe, qui est chargé de la première chaire. Ne pourrait-on pas faire venir un professeur d'Anglais licencié ?



La Famille Adam de Villiers



**Adrien
Adam de Villiers**

Brigadier au 37^e Régiment d'artillerie, « libre de toute obligation militaire, s'est engagé pour la durée de la guerre »



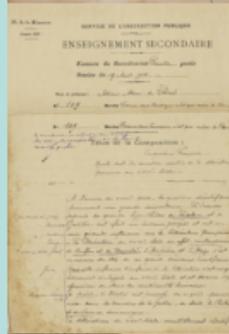
**Édouard
Adam de Villiers**

Disparu en mer

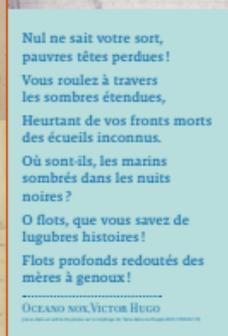
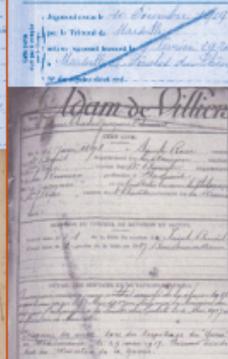


**Gabriel
Adam de Villiers**

Tué à l'ennemi
au nord d'Ypres



Mémorial de Compagnie Equipement (Guesnes)



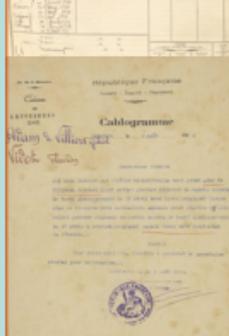
Édouard Adam de Villiers, tu es né à Sainte-Rose. Tu es le frère cadet d'Adrien. Tu es encore étudiant lorsque à 19 ans tu es appelé comme jeune soldat de la classe 18 le 4 mai 1917. Cela fait plus d'un an qu'Adrien est mort, là-bas dans la Somme. Avant le départ, tu es dans ta maison, tu te sens déterminé, prêt pour le combat.

Tu embarques sur *Le Yarra* et tu penses à ce qu'il va se passer pendant la guerre. Tu traverses deux océans pour aller à cette guerre. Mais en Méditerranée, *Le Yarra* se fait torpiller. Toi et tous tes camarades soldats, vous ne survivez pas à ce torpillage en pleine mer. Vous mourez noyés, voire touchés ou brûlés par les dégâts de la torpille.

Pourtant à gauche et à droite du convoi, *La Dédaigneuse* et la canonnière anglaise *La Leley* vous escortaient. Le 29 mai, la terre était en vue : les premières îles grecques, repaires de sous-marins allemands. À six heures une formidable explosion secoua le navire. Ça y est, le navire était torpillé.

Le Yarra se redresse et, au bout de vingt minutes dans un soubresaut causé par l'explosion des machines, se cabre et s'enfonce. Sur l'eau trouble, quelques planches flottent. *Le Yarra* avait disparu et toi, comme le sable sur les plages, tu t'es fait emporter par les vagues.

WILFRED AGUILIMERA,
PASCAL ABRARAY,
DJUSSOUF OUMOUR,
O' REDON)



LES FRÈRES Brunet



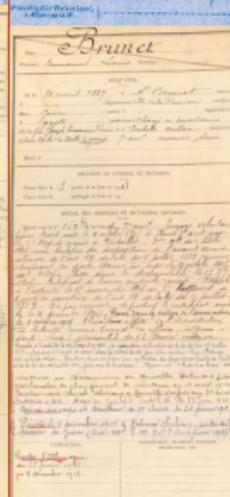
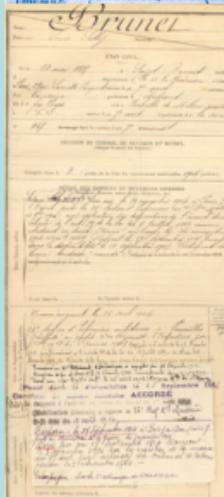
Sully Brunet

Disparu le 17 septembre 1914 dans l'Aisne

Emmanuel Brunet

«Zouaves, en avant»

Portrait par Sylvie Carlier
professeur d'Éducation physique au collège de Montfort



Dans une lettre de Charles Brunet datée du 15 décembre 1915, quelques lignes mettent en lumière l'engagement de la famille Brunet dans la guerre et l'angoisse d'une mère dont les quatre fils sont engagés dans les combats sur les fronts européens.

La difficile communication et diffusion des informations est à remarquer. Lorsque Charles évoque en décembre 1915 l'absence de nouvelle de son frère Sully depuis plus d'un an et l'inquiétude de leur mère à ce sujet, celui-ci est mort au tout début de la guerre, en septembre 1914 dans l'Aisne. De même une semaine plus tôt le 8 décembre 1915, c'est Emmanuel qui est tombé à son tour sur le front d'Orient.

«[...] Au cours de la permission que je viens de prendre, j'ai été à Marseille embrasser ma bonne maman. Elle va bien, mais elle est bien seule et si chagrine de n'avoir pas eu de nouvelles de notre pauvre Sully depuis plus d'un an. Quelle tristesse et quelle inquiétude aussi pour ses autres fils qui sont à l'armée. Auguste et Emmanuel ont débarqué à Salonique au début d'octobre. Ils ont pris part en Serbie à de très violents combats. Voilà plus d'un mois que nous sommes sans nouvelles d'Auguste, près d'un mois que nous n'avons pas de lettres d'Emmanuel; [...] ».

LE NOUVEAU JOURNAL DE L'ÎLE DE LA RÉUNION, ADR 1 PER 52/13

ARMÉE D'ORIENT
CAMP DE KIORZINA (GRÈCE)
LE 22 DÉCEMBRE 1915

Mon cher Charles,

Je tiens à t'annoncer moi-même la mort héroïque de notre cher Emmanuel et à te dire les conditions dans lesquelles il est tombé. J'en ai reçu les détails de la bouche du commandant Franchot, du lieutenant Millot et des hommes de sa section qui l'ont pleuré. Emmanuel a eu une fin si belle qu'il faudrait refouler ses larmes pour n'être que fier de lui. Mais je ne puis que dire depuis hier où j'ai su l'événement: mon cher petit frère! car j'avais pour lui une affection tendre que je ne savais pas cacher.

«Brillant, il a été brillant» m'a dit le commandant Franchot [...]. Et depuis la note de l'agent de liaison jusqu'au récit écrit du lieutenant commandant l'unité voisine, tout s'accorde pour dire: «Mort héroïquement!»

Les Anglais ayant rompu le combat dans la soirée du 7, la section du 2^e R.M.A. qui s'appuyait à la route de Stroumitza était débordée et se faisait décimer. Une unité voisine devait redresser son front et se porter sur une ligne de résistance et, de fait, leur feu devenait très meurtrier. La section d'Emmanuel reçut l'ordre de reprendre l'élément avancé d'où tiraient les Bulgares. Emmanuel fit mettre baïonnette au canon à ces hommes, et se porta

en avant à 10 ou 15 mètres pour observer l'ennemi, tout seul.

Tout à coup il cria: «zouaves, en avant!» et lui-même bondissant, sans attendre ces hommes. D'un coup de feu, il abattit la sentinelle sur le parapet et sautait dans la tranchée. Surpris par le déclenchement de l'assaut et par l'irruption instantanée des zouaves qui venaient de rejoindre leur chef, les Bulgares fuyaient de tous côtés. Emmanuel en abattit un à coup de crosse de mousqueton; Un autre lui avait saisi la jambe. Il lui ouvrit le crâne. Le lieutenant Millot suivait de la jumelle, de sa tranchée dominante, les péripéties du corps à corps et le «moulinet» du mousqueton.

Tout à coup Emmanuel s'affaissa en portant ses deux mains à ses joues et en murmurant: «zouaves!» (récit du caporal Guy). Il était mort, frappé d'une balle dans la bouche. (Pas un bulgare, d'ailleurs ne réchappa).

Voilà, mon cher Charles, comment est mort notre cher petit frère, de la plus belle mort du soldat: à l'assaut!

[...]

La semaine précédente, il avait subi un bombardement intense de quatre jours dans la tranchée, avec un calme imperturbable. «Il continuait de manger» me dit un de ses gradés. «Ah! il n'avait pas peur, l'aspirant Brunet!» [...]

Nous n'aurons pas la consolation d'avoir quelque souvenir dernier d'Emmanuel. La tranchée a dû être évacuée peu après avec tout ce qu'elle contenait (sacs, etc). On avait rapidement et sommairement enterré notre frère et un adjudant tombé à côté de lui-ce qui consolera maman «sous une croix».

Je t'embrasse de tout cœur, mon cher Charles.

Ton frère, Auguste.

LE NOUVEAU JOURNAL DE L'ÎLE DE LA RÉUNION, ADR 1 PER 52/13

Emmanuel Brunet, tu es né à Saint-Benoît en 1887. Ton père, Louis Brunet, grande figure politique à La Réunion, meurt à Paris en 1905 et laisse ta mère, Isabelle Million des Marquets, seule. Tu es le petit dernier de la fratrie qui compte quatre garçons, Sully, Charles et Auguste.

Après tes études au lycée Leconte de Lisle à Saint-Denis, tu es étudiant en droit à Paris puis tu fais carrière dans l'administration coloniale au sein de l'Empire: à Saint-Louis du Sénégal puis aux Nouvelles-Hébrides. En avril 1914, tu rentres en France. Sur ton feuillet matricule, on peut lire «Fonctionnaire colonial débarqué à Marseille et affecté au 3^e Tirailleurs Indigènes d'Aix comme soldat de 2^e classe». Puis tu passes au 2^e Régiment de Marche d'Afrique: tu es un zouave.

Ta mort en décembre 1915 occupe dans la presse locale une place particulière. De nombreux articles paraissent dans *Le Peuple*, *La Patrie Créole* ou *Le Nouveau Journal de La Réunion* pour raconter: «Zouaves, en avant», crias-tu bondissant sans attendre tes hommes. D'un coup de feu, tu abats la sentinelle sur le parapet et tu sautes dans la tranchée ennemie.

Surpris, les Bulgares fuient de tous côtés. Tu es abattu un à coup de crosse de mousqueton. Un autre qui t'avait saisi la jambe à le crâne ouvert sous tes courtes. Et puis, soudain, tu portes tes deux mains à tes joues en murmurant: «zouaves...». Tu venais d'être frappé d'une balle dans la bouche.

PIERRECK SARRIE
ET CYRIL GLATIGNY,
(3^e REDON)



ZOUAVE
2^e Rég^t de Marche d'Afrique

LES FRÈRES
CADET & DHORTMarcel
CadetAlexandre
Cadet

Portrait par Simon Marguerite De Mariani

Marcel
DhortMaurice
Dhort

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

CADET

Nom: **Marcel Cadet**
Prénoms: **Marcel**
Date: **30/10/1892**
Grade: **2^e Lieutenant**
Canton: **2^e Régiment de Bourlons**
Moyens: **1888 - 1892**
Date de naissance: **30/10/1892**
Date de mort: **03/09/1916**
Date de décès: **03/09/1916**

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

DHORT

Nom: **Maurice Dhort**
Prénoms: **Maurice**
Date: **17/04/1895**
Grade: **1^{er} Lieutenant**
Canton: **2^e Régiment de Bourlons**
Moyens: **1895 - 1916**
Date de naissance: **17/04/1895**
Date de mort: **17/04/1916**

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

DHORT

Nom: **Maurice Dhort**
Prénoms: **Maurice**
Date: **17/04/1895**
Grade: **1^{er} Lieutenant**
Canton: **2^e Régiment de Bourlons**
Moyens: **1895 - 1916**
Date de naissance: **17/04/1895**
Date de mort: **17/04/1916**

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

DHORT

Nom: **Maurice Dhort**
Prénoms: **Maurice**
Date: **17/04/1895**
Grade: **1^{er} Lieutenant**
Canton: **2^e Régiment de Bourlons**
Moyens: **1895 - 1916**
Date de naissance: **17/04/1895**
Date de mort: **17/04/1916**

CADET

Mort au Champ d'Honneur

CADET

Mort au Champ d'Honneur

An Champ d'honneur

Du Mémorial d'Aix
Encore un nom à inscrire au nécrologe glorieux de notre Enseignement supérieur. Maurice Dhort, aspirant au ... alpin, a été tué le 17 avril 1916 à Leskovetz, au Nord de Moustier. Il est tombé face à l'ennemi, aux côtés de son capitaine, tous deux frappés en plein cœur à la même minute. Belle fièvre de soldat, digne de leur vaillance!

Dhort, dont un frère est déjà mort au service de la Patrie, n'avait que 21 ans. Né à la Réunion, où il fit de brillantes études secondaires, il vint à Aix en 1912 suivre les cours des Facultés de Droit et des Lettres. Aimé de ses camarades, estimé de ses maîtres, il laisse dans notre ville le meilleur souvenir. Honneur à sa mémoire!

A Mme Bossard, qui fut à Aix sa mère adoptive, nous présentons nos condoléances émues.

DHORT

Mort au Champ d'Honneur

Marcel Cadet, tu es né le 30 juillet 1892 à Saint-Denis. Tu voulais absolument participer à cette guerre, comme un chien prêt à mordre ses ennemis. Tu étais si jeune. Peut-être qu'un bel avenir t'attendait comme ton frère qui était professeur au lycée.

Tu as interrompu tes études pour partir à la guerre, tout de suite. Tu as même embarqué sur le premier bateau pour la France. Tu ne tenais plus en place. Sur le bateau qui s'éloignait de l'île, tu avais du vague à l'âme mais une voix te disait : *vas-y, ne te laisses pas influencer et pars même si tu dois laisser ta famille et ton jeune frère Alexandre.*

C'est avec un grand regret que nous avons appris ta mort le 9 mars 1916 à Verdun, précisément à la Côte Froide Terre. C'est en voulant sauver une vie que tu as perdu la tienne. Tu as reçu un obus sur la tête: tu es tombé dans la tranchée et dans l'heure suivante tu es parti.

Tu reposes maintenant dans un bois face à Douaumont pour l'éternité.

MICKAËLA LAFORMIÉ
ET JADE SALEX (P. MORISOT)

Mort au Champ d'Honneur

Alexandre Cadet vient de mourir au Champ d'Honneur. C'est le deuxième fils que Mme Vve Barbier perd dans cette horrible guerre.

Ce vaillant militaire est tombé à l'ennemi le 29 Juin dans les environs de Croisnois.

Èlève de première au Lycée Lavoisier de Lille, Alexandre Cadet, dès la déclaration de guerre n'eut plus qu'une pensée : Servir la Patrie ! Quelle joie pour lui lorsque fut décerné l'appel sous les drapeaux de la classe 1916 ! Avec quelle allégresse il devança son tour de départ !

Parmi ceux dont il fut l'ami longtemps son souvenir vivra d'une vie glorieuse. Héros obscur, il est entré en plein état de la jeunesse dans l'immortalité. C'est la seule consolation qui reste à ses malheureux parents qui perdent en lui un caractère digne, une intelligence intelligente.

En tombant pour la défense de la Patrie, Alexandre Cadet, martyr de patriotes, a atteint comme tant d'autres, la grandeur d'une de la race créole méconnue et dédaignée par la jalousie et la haine.

Le 10 avril 1915, tu es incorporé au 58^e régiment d'infanterie coloniale, matricule 4397.

Sur le pont du bateau qui s'éloigne de ton île, tu vibres d'espoir de revenir un jour. Tu te sens apeuré d'être détaché de ton monde, tu penses aux moments de joie passés avec tes proches lorsque le soleil réunionnais traversait ton chapeau de paille. Tu arrives à Marseille, tu te sens seul face à cette guerre, mais tu souris à Fidèle de retrouver Maurice.

Tu ne le reverras pas. Suite à une complication de méningite, tu meurs le 10 juin 1915. Quelques mois avant ta mort tu avais reçu ton diplôme de l'école supérieure de commerce. Maurice meurt deux ans plus tard à Leskovetz dans les Balkans.

Sidonie Dhort brisée par le chagrin écrira le 8 juin 1917 le triste poème d'une mère éplorée.



Photographie de Maurice Dhort

Marcel, tu es né le 17 avril 1895 à Saint-Denis deux après ton frère Maurice.

Au lycée, tu sembles être un élève un peu turbulent comme Maurice. L'un de vous deux est exclu en 1911 et tous les deux, vous perdez vos manuels de cours. Toi, Marcel tu perds un manuel d'histoire. Tant qu'à Maurice, ses livres s'ont disparus de son pupitre: histoire naturelle, physique, chimie, philosophie et logique. Votre père en a pour une petite fortune: 20 francs.

Le 10 avril 1915, tu es incorporé au 58^e régiment d'infanterie coloniale, matricule 4397.

Sur le pont du bateau qui s'éloigne de ton île, tu vibres d'espoir de revenir un jour. Tu te sens apeuré d'être détaché de ton monde, tu penses aux moments de joie passés avec tes proches lorsque le soleil réunionnais traversait ton chapeau de paille. Tu arrives à Marseille, tu te sens seul face à cette guerre, mais tu souris à Fidèle de retrouver Maurice.

Tu ne le reverras pas. Suite à une complication de méningite, tu meurs le 10 juin 1915. Quelques mois avant ta mort tu avais reçu ton diplôme de l'école supérieure de commerce. Maurice meurt deux ans plus tard à Leskovetz dans les Balkans.

Sidonie Dhort brisée par le chagrin écrira le 8 juin 1917 le triste poème d'une mère éplorée.

RYAN SURATI
ET LUDOVIC SURVILLE
(D. ROUSSEIN)

CERTIFICAT D'APTITUDE

CERTIFICAT D'APTITUDE

TROIS ADIEUX !..

(à deux mères créoles)

Mère... déjà trois ans que bébé a répondu
Lola de ses bons parents, loin du pays natal.
Puis il donc que la mort à réver nous impose
Devant le docteur affreux... mais rien... trop fatal !

De son adieu...

Mère... il vous reste encore deux affections chères
Après le souvenir de l'être disparu :
Bercés de leur vision, vos plus douces citations,
1916 toujours d'air, sur un sol inconnu
Il dit adieu...

Après c'est Avignon une tombe s'élevée,
Respectueusement nous saluons Marton...
Cher enfant tu n'es plus... mais ton nom
se relève
Dans la froide couronne avec ton nom et
Et long adieu...

Vous l'avez visité bonne maman de France
Ce trop glacial tombeau que l'on couvre
Et vous gardés aussi le cri de la souffrance
Que Marcel prononça, faisant couler vos pleurs,
Dans son adieu...

Là-bas... je dois partir... là-bas c'est Séoul
Le seul dernier espoir, d'une mère à mourir,
S'y trouve pour toujours... destin cruel...
Mourir...
Son Maurice est là... Elle cherché le berceau
De son adieu...

Mère c'est trop bête... c'est trop de se plaindre
Plus rien pour sourire à vos parents
Acceptez notre amour pour remplacer Maurice
Et celui d'une enfant vous aimant pour toujours
Mère l'adieu...

Saint-Denis le 9 Juin 1917.

L. R.

La guerre De mouvement



En août 1914, sur le front occidental de grandes offensives sont déclenchées conjointement. Le 4 août, violant la neutralité belge, les troupes allemandes entrent en Belgique au nord de Liège : c'est l'application du plan Schlieffen. L'État-major français lance à partir du 7 août une grande offensive en Alsace et en Lorraine : c'est l'application du Plan XVII.

Si les offensives françaises sont un échec, le plan Schlieffen peut réussir. Après un mois de combats, Paris est à la portée des troupes allemandes. Cependant, la première bataille de la Marne entre le 6 et le 9 septembre 1914 permet de stopper l'avancée allemande. Plus à l'ouest, à partir du 13 septembre, les forces alliées et allemandes tentent de se déborder mutuellement : cette « course à la mer » prolonge le front jusqu'à la mer du Nord.

Ainsi, d'août à novembre 1914 la guerre menée est dite de mouvement. En effet, des dizaines de milliers de soldats sous le soleil de plomb de cet été 14, épuisés par des jours de marche forcée, participent à des vastes opérations dont l'objectif est de l'emporter au plus vite.

Ce n'est pas le cas. À la fin de l'année 1914, le front se stabilise et les armées s'enterrent. Aux tranchées allemandes solidement façonnées répondent des tranchées alliées plus sommaires. En effet, si pour les premiers, il s'agit de maintenir les positions acquises, pour les Français et les Britanniques l'objectif est de les reprendre.

Une nouvelle guerre commence sur 750 kilomètres des Vosges à la mer du Nord : malgré toutes les tentatives d'offensives, cette guerre de position dure sur le front occidental jusqu'en 1918.



AU CŒUR DES OFFENSIVES



Au Cœur des offensives d'août 1914, la bataille des frontières correspond aux affrontements menés notamment en Lorraine dans le cadre du Plan XVII. Les régiments auxquels appartiennent Henri Crémayz, Maurice Herque et Louis Dupuy sont impliqués dans ces combats mal préparés par l'État-major français : une infanterie qui attaque de trop loin, en formations très serrées, insuffisamment couvertes par l'artillerie conduisent à de sanglants échecs comme l'offensive vers Dieuze au cours de laquelle Louis Dupuy « tombe héroïquement sous les rafales du boche ».

En Lorraine

Henri Crémayz

Un des premiers tués au combat

Maurice Herque

Né et mort dans les Vosges

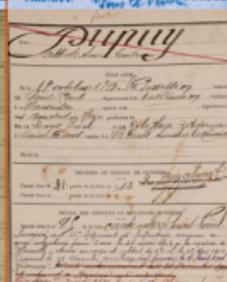
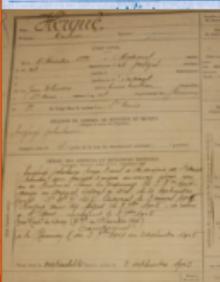
Louis Dupuy

« Mort héroïquement sous les rafales du boche »

Dans la Marne

Epiphane Grenier

Le Jésuite

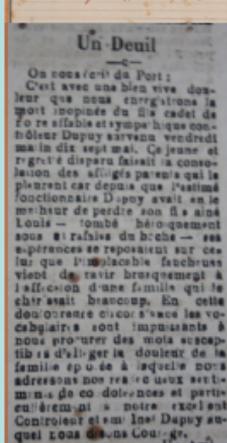


Maurice Herque, tu es né dans les Vosges. Tu y es mort aussi au début du mois de septembre 1914. Tu as choisi de t'engager dans l'armée en 1904. À la mairie de Saint-Denis, volontaire pour 3 ans. Tu deviens officier. Sous-lieutenant en 1910.

Quand la guerre éclate en Europe, sur le pont du bateau qui s'éloigne, tu te sens un peu nerveux et ton cerveau n'arrête pas de réfléchir, un mélange de crainte, d'angoisse et d'excitation. En mer, tu sens un courage en toi. Alors, tu hurles à l'océan la gloire possible.

Bientôt, tu retrouveras ta terre des Vosges.

HORATI SOUNHARDI ET DORMEUIL KARINA (3^e REDON)



Le plan de Saint-Denis (Marne) le 6 septembre 1914. Point entre septembre 1914 et 1918. Auteur anonyme. <http://www.14-18.com>



un capitaine dans la TRADITION SAINT-CYTIENNE GEORGES ARCHAMBEAUD

Georges Archambeaud

Georges Archambeaud est capitaine au 19^e régiment d'infanterie. Il commande la 4^e compagnie. À la mobilisation, le 5 août 1914, le 19^e quitte Brest pour se rendre dans la région de Sedan.



LUCIEN DELAHAYE: On nous avait donné comme consigne d'enlever à la baïonnette le village de Maissin. On nous avait dit « faut enlever ça à la baïonnette ». Sur ordre du colonel Chapes et sans avoir attendu l'entrée en action de l'artillerie, à 12 h 30, deux bataillons s'élancent du bois de Haumont au son des tambours et des clairons. Or, nous avions 300 mètres de terrain à parcourir, terrain découvert avec une terrible ligne allemande regroupée derrière des barbelés dans le village et qui nous voyait parfaitement bien tandis que nous, nous ne les voyions pas. Les Allemands avaient un uniforme qui les confondait avec la terre. Alors, nous avions, cette folie sanglante de nous élancer à la baïonnette sur un parcours de 300 mètres.

LE JOURNALISTE: Et vos officiers montent à l'assaut aussi? Comment?

LUCIEN DELAHAYE: Les officiers, braves. Les officiers, héroïques, fous, n'est-ce pas. L'officier ne voulait pas se coucher. C'était un déshonneur. Il avait gardé cette mentalité des Saint-Cyriens partant à l'assaut avec leur casaco et leurs gants blancs, n'est-ce pas. C'était pour l'officier une sorte de sentiment déshonorant que celui de se coucher à côté de ses hommes alors que la suite a été tragique.

LE JOURNALISTE: votre capitaine, comment s'est-il comporté lors de cette attaque?

LUCIEN DELAHAYE: Héroïquement. Comme tous les officiers. Il a sorti l'épée du fourreau, il avait le revolver au poing et s'est écrié « Suivez moi. En avant. A la baïonnette ». Nous avons suivi notre capitaine sur une dizaine de mètres mais les rafales de mitrailleuses étaient telles qu'il a fallu se coucher. Il restait debout sous la rafale, quand tout à coup, un de nos hommes a crié: « Couchez-vous, nous n'avons plus de sac ». « Mais, moi non plus, je n'en ai pas. Mais tirez, tirez, nom de Dieu » répondit-il.

Alors, nous tirions comme des mercenaires, nous avions épuisé toutes nos cartouches. Et à ce moment, une balle est venue frapper le pauvre capitaine dans la poitrine. Ses jumelles ont été brisées. Il est tombé sans un cri, dans un souffle, en disant simplement « Oh mon Dieu, mes enfants ».

LE JOURNALISTE: Comment s'appelait ce capitaine?

LUCIEN DELAHAYE: Ce capitaine... c'était mon capitaine. C'était Georges Archambeaud.

INTERVIEW FICTIVE ÉCRITE À PARTIR DU TÉMOIGNAGE DE LUCIEN DELAHAYE, SERGENT-FOURNIER DE LA 4^e COMPAGNIE DE 19^e RI ET DE CELLE D'UN SOLDAT DE LA SECTION COMMANDÉE PAR CHARLES PÉGUY.

À la nuit tombante, Maissin est aux mains des Français. Mais sur « la plaine, devant la plaine devant Haumont, jonchée d'uniformes français » (ARBE F. CÉZARD, LES COMBATS DE 1914-1918. MAISSIN. SOUVENIR D'UN TÉMOIN EN PREMIÈRES LIGNES ALLEMANDES).

Georges Archambeaud fait partie des 99 officiers et des 4085 sous-officiers tombés les 22 et 23 août 1914 lors de la bataille de Maissin qui a fait plus de 8000 victimes. Son corps n'a pas été retrouvé.

Quelques jours plus tard, en France, dans la Marne, le 5 septembre 1914, le lieutenant Charles Péguy à la tête de sa section mourait d'une balle en plein front.

Georges Archambeaud, à l'image de nombreux officiers français entre août et octobre 1914, est mort conformément au règlement militaire: à l'assaut, à la tête de ses hommes.

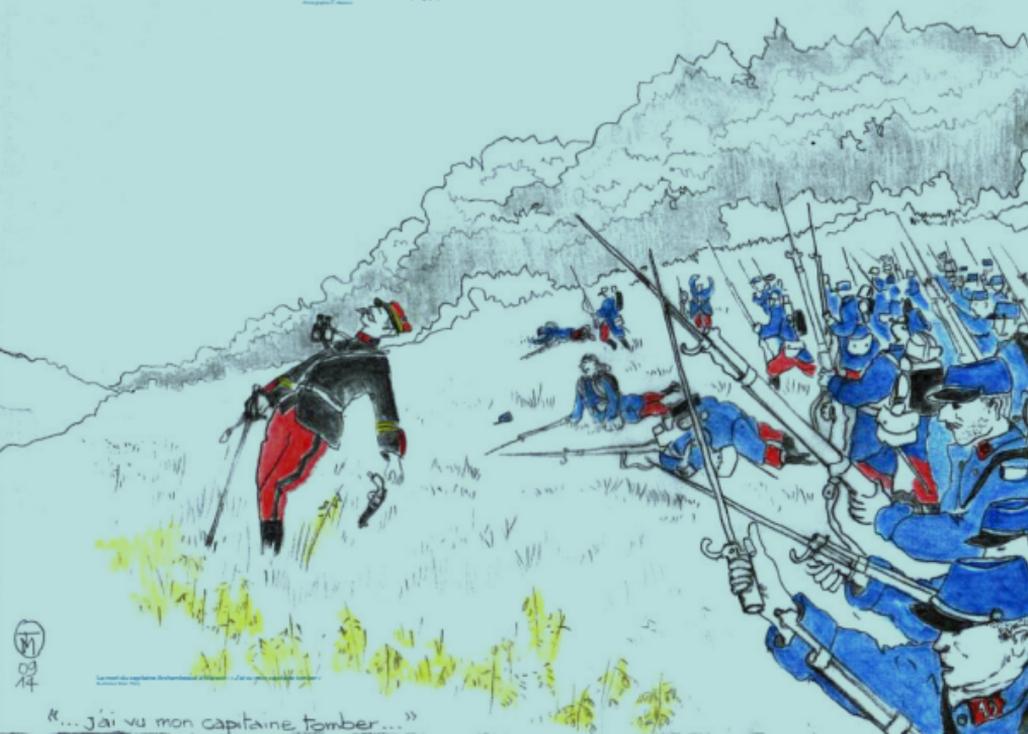


Photographie d'un détachement de tirailleurs lors d'un exercice à la fin de la guerre.



bataille des ardennes maissin 22-23 août 1914. le 22 août 1914 le 19^e régiment d'infanterie de brest s'élance de cette lisière du bois de haumont à l'assaut de maissin qu'il enlève à la baïonnette après une lutte meurtrière et au prix de lourdes pertes. gloire et reconnaissance aux héros de ce vaillant régiment breton.

Illustration de la bataille de Maissin le 22 août 1914. Le 19^e Régiment d'Infanterie, Breton (Brest).



«...j'ai vu mon capitaine tomber...»

LES OFFENSIVES DE 1918

En mars 1918 les Allemands lancent une grande offensive en Picardie qui permet d'enfoncer le front pour la première fois depuis 1914. À la fin du mois de mai, une deuxième poussée allemande en Champagne est plus menaçante : la Marne franchie, Paris est nouveau menacé.

À partir de la mi-juillet les Alliés déploient une série de contre-offensives faisant reculer les Allemands. Eugène Beauvoir et Guillaume Martin engagés dans ces combats dans la Marne tombent en juillet 1918. À la signature de l'armistice le 11 novembre 1918, le territoire français est pratiquement libéré.

Eugène Beauvoir

Tué à l'ennemi par balle le 16 juillet 1918

Guillaume Martin

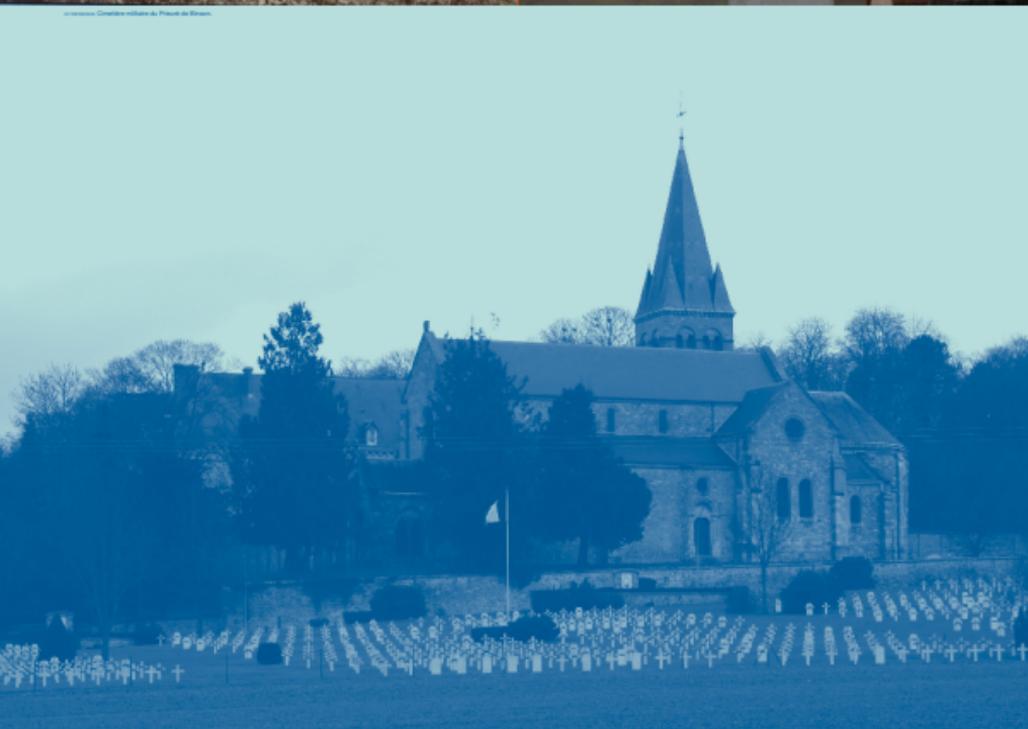
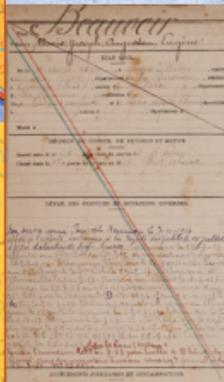
Mort à 19 ans



juillet 1918. Reconstitution et actualisation des fronts. Carte de l'État-Major de l'Armée



© Wikimedia Commons - Images de l'État-Major de l'Armée



ENTRE AISNE ET OISE



Emile Rosely

S'engager à tout prix

Jules Valentinois

«Voici le nouvel An, le cinquième que je passe loin de vous»

Jacinthe Lauret

Sous-aide major au 13^e Régiment d'infanterie



PARIS, CE 28 DÉCEMBRE 1917

Bien cher père

Je vous écris de Paris où je suis en permission de 18 jours, depuis le 21, chez la famille de mes marraines. Comme les autres fois, j'ai été reçu à bras ouverts [...].

Je pensais pouvoir prendre une permission coloniale [...]; j'ai dû renoncer à cette joie, mes moyens pécuniaires ne me le permettant pas encore. Ce ne sera donc que pour l'année prochaine.

J'ai dû quitter Lyon le 30 novembre pour Belfort où j'ai suivi un cours de perfectionnement durant 20 jours. Cela m'a permis de m'habituer davantage à l'hiver qui cette année, est assez rigoureux. [...] C'est là que m'est parvenue votre dernière lettre, contenant le récépissé du colis que je vous avais demandé. Ce dernier ne m'est pas encore parvenu, mais j'espère l'avoir bientôt, dès mon retour à mon bataillon qui s'apprête à regagner le camp de S' Raphaël.

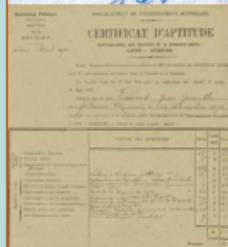
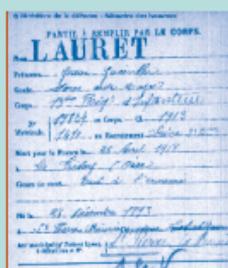
Au cours d'une de mes dernières promenades, j'ai rencontré Lauret Jacinthe, le fils de M^l Guignard. Il est médecin-auxiliaire et, comme moi, se trouve heureux de servir notre grande Patrie.

Voici le «Nouvel An», bien chère père, le cinquième que je passe loin de vous, loin de vous, loin de mon petit coin natal. Quoique entouré d'affection et au sein d'une famille, ce jour me sera bien triste!

De si loin, d'un cœur meurtri [...], je vous envoie ainsi qu'à Grand-père et Tantine, mes vœux les plus affectueux et les plus touchants pour 1918. [...], à tous trois, mes baisers de fils, petit-fils et neveu affectionné.

Votre fils qui vous aime

JULES VALENTINOIS



Emile Rosely, tu es né le 1^{er} novembre 1892 dans l'est de la Réunion, à Saint André. Tu es cultivateur. Tu prends une décision, celle de te battre pour ton pays. Mais au moment de la mobilisation, tu es exempté par le Conseil de Révision pour faiblesse de constitution. Mais tu t'acharnes. Par deux fois, en 1915, puis en 1916 l'armée ne veut pas de toi: insuffisance physique. Tu es trop faible, trop chétif. Malgré tout cela, tu ne perds pas espoir.

En 1917, ça y est. Enfin tu es appelé à l'activité. À 27 ans, tu es recruté. Numéro matricule 720! Soldat de 2^e classe. Tu embarques à la Pointe des Galets le 22 juin 1917. Tu emportes avec toi le sourire de ta mère, le regard fier de ton père, les moments joyeux passés avec ta famille, les rires de tes amis. Tu arrives à Diégo Suarez cinq jours après. Puis le 24 novembre, tu embarques enfin. Destination: la France. Marseille d'abord. Un régiment, puis un autre: le 80e RI, puis le 409e RI. Une petite promotion: soldat de 1^{er} classe. En octobre 1918, tu es dans l'Aisne, affecté au CID de ta compagnie, le centre d'instruction divisionnaire.

En cette fin d'octobre, les Allemands reculent mais toi, le 29 octobre tu es blessé. Evacué à Guignecourt, moins de 10 jours avant l'armistice, tu meurs à l'ambulance des suites de tes blessures le 31 octobre 1918.

MORGANT GENNA ET BAYELMARENNAVO EDIRA (C^e MORISOT)



LE 20 AOÛT 1918

Charles Geslin

De Saïgon à Tracy-Le-Mont



Charles Geslin, tu es né dans la lointaine Saïgon en 1893. Comme une fleur tu as poussé avec l'affection de tes parents, Jean-Marie Charles Emile Geslin et Marie-Louise Baudry.

Tu avais les cheveux châtain, les yeux marrons, un tatouage sur le bras gauche avec la mention « n° 64 ». Qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

Jeune rentier de 24 ans, tu menais une vie paisible avec ta famille fortunée.

Étais-tu un bon choix de mettre ta vie en danger ?

Malgré ta myopie, tu es incorporé le 26 mars 1915. Trois jours plus tard, tu embarques à destination de Madagascar. Là-bas, tu intègres le bataillon de l'Émyrne. Tu passeras ensuite au 8^e RIC puis au 24^e RIC et enfin au bataillon colonial d'infanterie du Maroc.

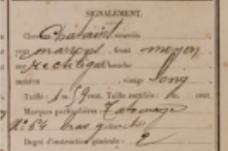
Dans ta maison avant le départ, tu te sens anxieux. Tu fais les cent pas et des milliers de questions défilent dans ta tête. Sur le pont du bateau qui s'éloigne, tu te sens nostalgique. Tu avances tout de même en te disant que c'est pour défendre ta patrie. Tu fais un geste de la main à tes proches. En mer, tu te sens maintenant confiant. Tu ne peux pas faire autrement car tu ne peux plus reculer devant la décision que tu as prise, et tu souris.

Tu arrives à destination. C'est le début d'une nouvelle histoire.

Tu es tué par une mitrailleuse le 20 août 1918.

Tu es entré à Tracy-Le-Mont.

COUTAYE CÉCILE
ET SAINTE-BERTE
(3^e REDON)



Albert Macé

L'étudiant à l'École pratique d'agriculture



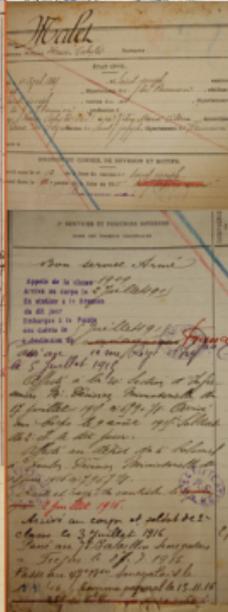
Monsieur Albert Macé, agent principal de culture et jardinier Albert Macé et leurs enfants.
Monsieur Antoine Macé
Jean Macé cultivateur
Mme Vve Jules Macé
Mademoiselle Julie Macé institutrice honoraire.
M. et Mme Lucien Macé et leurs enfants propriétaires à Noyal-Bé.
Madame Vve Henri Macé et ses enfants
Mademoiselle Augustine Lebaron M. et Mme Théodore Cuvellier et leur fille, Madame Vve Raphaël Dergo et ses enfants, M. et Madame Léon Lebaron propriétaire à Noyal et leurs enfants, M. et Mme Louis Motel et leurs enfants, M. et Mme Octave Rivière, M. Gustave Rivière, M. et Mme Geslin Bailif Mme Vve Amélie Rivière et ses enfants les familles Rivière, Payet Oroux, Bouquet et de Lascaze.

Ont la donleur de faire part à leurs parents amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent de éprouver en la personne de :
Jules Albert Macé
Caporal au 24^{ème} d'infanterie de ligne 13^{ème} Compagnie, leurs fils, beau-fils, frère, petit fils, neveu et cousin.
Mort glorieusement au Champ d'Honneur
Dans sa 25^{ème} année le 20 Août dans l'Aisne.
Et vous prient d'assister à la messe de Requiem qui sera dite le vendredi 29 Novembre à 7 heures du matin en l'Eglise de l'Assomption.



Clixte Malet

Le commis du Secrétariat général à La Réunion



Monsieur Albert Macé, agent principal de culture et jardinier Albert Macé et leurs enfants.
Monsieur Antoine Macé
Jean Macé cultivateur
Mme Vve Jules Macé
Mademoiselle Julie Macé institutrice honoraire.
M. et Mme Lucien Macé et leurs enfants propriétaires à Noyal-Bé.
Madame Vve Henri Macé et ses enfants
Mademoiselle Augustine Lebaron M. et Mme Théodore Cuvellier et leur fille, Madame Vve Raphaël Dergo et ses enfants, M. et Madame Léon Lebaron propriétaire à Noyal et leurs enfants, M. et Mme Louis Motel et leurs enfants, M. et Mme Octave Rivière, M. Gustave Rivière, M. et Mme Geslin Bailif Mme Vve Amélie Rivière et ses enfants les familles Rivière, Payet Oroux, Bouquet et de Lascaze.

Ont la donleur de faire part à leurs parents amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent de éprouver en la personne de :
Jules Albert Macé
Caporal au 24^{ème} d'infanterie de ligne 13^{ème} Compagnie, leurs fils, beau-fils, frère, petit fils, neveu et cousin.
Mort glorieusement au Champ d'Honneur
Dans sa 25^{ème} année le 20 Août dans l'Aisne.
Et vous prient d'assister à la messe de Requiem qui sera dite le vendredi 29 Novembre à 7 heures du matin en l'Eglise de l'Assomption.



LE FRONT D'ORIENT



Lenormand Louis

Tombé à Kérévés Déré aux Dardanelles

Pujo René

Tombé à Galipoli aux Dardanelles

Le front d'Orient appelé aussi front de Macédoine ou front de Salonique voit s'affronter les forces de l'Entente (Serbie, Russie, France et Royaume-Uni) auxquelles se sont joints la Roumanie et la Grèce aux forces de l'Alliance (Allemagne et Autriche-Hongrie) rejointes par la Bulgarie et la Turquie.

Ce front s'ouvre en octobre 1915. Près d'un million de soldats d'une dizaine d'armées différentes s'y affrontent entre l'automne 1915 et septembre 1918. Parmi eux, environ 350 000 soldats français de l'Armée d'Orient. Louis Lenormand et René Pujo au sein des régiments d'infanterie coloniale du 56^e et du 2^e Régiment de Zouaves participent en 1915 à l'expédition des Dardanelles dans la péninsule de Galipoli.

Après le revers des Dardanelles, les Alliés n'abandonnent pas la lutte dans les Balkans. Il s'agit en soutenant leur allié serbe de maintenir les troupes adverses sur un front secondaire. Salonique devient alors un camp retranché de l'Entente.

D'août 1916 à septembre 1918, une ligne de front se stabilise au nord de la ville de Monastir (Bitola). C'est là qu'Emile Tarnec, Raoul Bédier de Beauverger, Maurice Dhort et Emmanuel Brunet combattent et trouvent la mort. Ce front évolue peu jusqu'à l'offensive des 14 et 15 septembre 1918 : le front est percé à la bataille de Dobro Pole permettant aux troupes françaises et serbes de repousser les forces de l'Alliance au Nord. La conjonction avec la remontée britannique en Bulgarie entraîne l'armistice avec la Bulgarie le 29 septembre et la libération du territoire serbe en novembre 1918.



«Des pensées fraternelles à toi, ma sœur, Stojanka et aux autres membres de la famille, à Risto et Stojanke [...] du front à Bitola. Le 18 février 1918. Soldat Trako Cvetanov».



MOI, EMILE TARNEC raconté par mon PETIT-FILS



Emile Tarnec

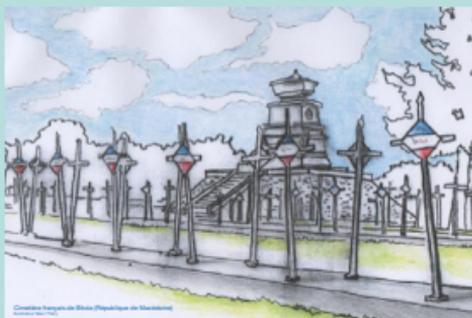
— Mon grand-père, Emile Tarnec est né à Saint-Denis le 7 janvier 1884. Son père d'origine bretonne était pharmacien et sa mère était la cousine germaine de Jean Chatel. Sa mère est morte à Salazie. Il a donc été orphelin assez jeune.

Il s'est engagé volontairement à Saint-Denis pour être militaire et a fait ses classes dans le sud de la France sur l'île de Porquerolles. D'ailleurs, j'ai sa moitié de plaque avec son nom et l'inscription «EV 1902» qui signifie «Engagé volontaire en 1902» avec à l'arrière l'inscription «Ile de La Réunion».

Il y a rencontré ma grand-mère qui avait 18 ans. Son père était receveur des postes. Ils se sont mariés en 1910 sur l'île de Porquerolles. Toute la famille réunionnaise est venue pour le mariage. Il fallait deux mois de bateau à l'aller et au retour à cette époque.

Après ses classes, il a été muté à Antibes qui est une ville de garnison. Puis à la mobilisation, il est envoyé sur le front d'Orient entre la Grèce et la République de Macédoine aujourd'hui. Il est mort à Leskovec en avril 1917. Il est mort pour la France. Il est enterré à Bitola dans un cimetière français où reposent près de 13 000 soldats de l'Armée d'Orient.

Le récit de sa mort nous a été transmis par son ordonnance. Cette personne, je l'ai rencontrée, je l'ai connue. C'est lui qui a ramené les affaires personnelles de mon grand-père : sa badine, le petit bracelet, son portefeuille. Il nous a raconté les circonstances de sa mort le 2 avril 1917 au cours d'une contre-attaque : «Il était très vaillant. S'il m'avait écouté, il ne serait pas sorti de la tranchée» nous a-t-il raconté. Il a eu deux décorations : la croix de guerre avec étoile de bronze qui signifie qu'il



Cimetière français de Bitola (République de Macédoine)

est sorti de la tranchée pour faire face à l'ennemi et la légion d'honneur à titre posthume.

Les frères de mon grand-père racontaient qu'il était un élève très studieux quand il faisait ses études, ici, au lycée Leconte de Lisle et qu'il avait toujours voulu devenir militaire.

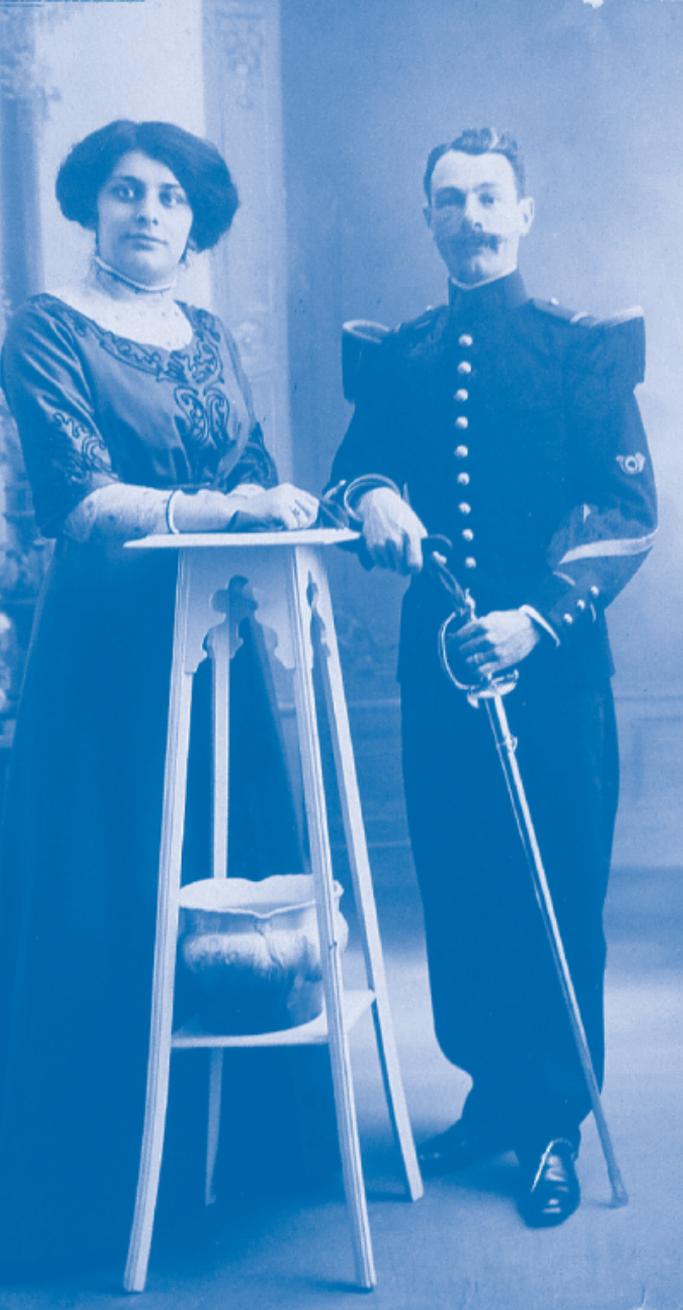
J'ai encore aujourd'hui son livre de cuisine de recettes créoles et provençales.

Je sais aussi qu'il tenait beaucoup à revenir sur son île et que sa ville de cœur était restée Saint-Denis.

Pour ma part, j'ai toujours voulu savoir qui il était, ce qu'il avait fait. Je ne l'ai pas connu. Enfant, j'avais retenu qu'il était «mort pour la France». Pour moi il était un héros.

PROPOS DE M. HUBERT BAIN,
PETIT-FILS D'EMILE TARNEC,
COLLÈGE DE BOURBON SAINT-DENIS,
21 MARS 2013.

Photo d'Emile Tarnec et de sa femme Jeanette

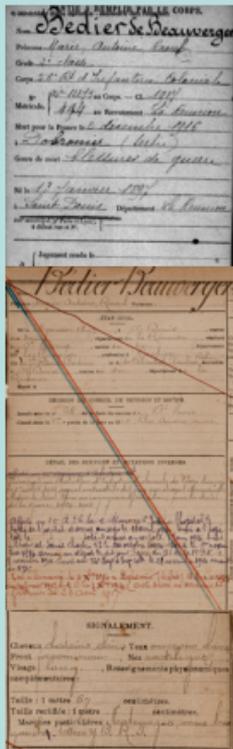


RAOUL BÉDIER DE BEAUVERGER, un jeune homme « au sourire sarcastique et ironique »



Raoul Bédier de Beauverger

Mort à Dobromir
avant d'avoir eu 20 ans



*a fait de la vie gaie et sans
souci qu'était la mienne une
route pleine d'obstacles que
ma trop jeune expérience ne
pouvait prévoir mais beaucoup
vieilli !* laissait-il échapper
dans une lettre écrite
pendant un séjour à l'hôpital
de Marseille, et plus loin
cet autre aveu : « Quelques
que soient les nombreuses
distractions qu'offrent les
grandes villes de France dans
lesquelles j'ai vécu je n'ai pu
m'empêcher de songer à mes
parents, à mes amis, à mon
pays natal ».

Hélas il ne devait pas plus
revoir « ce petit Saint-Denis
qui lui était si cher et qu'il
regrettait tant ». Il repose
pour toujours avec tant
d'autres de ses compatriotes,
vaillants et jeunes comme
lui, en terre étrangère.

On conçoit la douleur de
son père qui l'entourait de la
plus affectueuse tendresse,
de M^{me} Bédier et de toute sa
famille à qui nous présentons
nos plus sympathiques et
vives condoléances. Une
consolation leur reste, en
tombant pour la défense
de la plus noble des causes
Raoul Bédier a eu une mort
voisine du martyre.

Long temps il continuera
de vivre dans la mémoire
de ses amis.

A. F.

LE PEUPLE, ADR IPER 81/17

ENCORE UN NOM À
INSCRIRE AU LIVRE D'OR
DE LA BRAVOURRE CÉLOLE.

Raoul Bédier, le plus jeune
fils de M. R. Bédier, l'estimé
industriel et conseiller
municipal de Saint-Denis, au
cours d'une bataille a trouvé
devant Monastir une mort
glorieuse, la plus belle qu'il
pût tréver.

On se plaît à évoquer le
visage de Raoul Bédier avec
au coin des lèvres un sourire
sarcastique et ironique qui ne
le quittait jamais, même aux
heures les plus graves.

Nature ardente et
franche, d'humeur
gaie et indépendante
s'accommodant mal à la
discipline, toujours empressé
à rendre service à autrui, à
se dévouer pour ses amis,
ne reculant devant aucun
danger, réalisant le vrai type
du brave, tel est brièvement
et sincèrement tracé le
caractère de ce jeune homme
qui meurt avant d'avoir
vu se réaliser ses rêves les
plus chers.

Comme il aimait à se
souvenir du passé ! « Ah mon
cher ami si tu pouvais savoir
combien je souhaite revivre
ces inoubliables heures de ma
jeunesse, oui de ma jeunesse,
car ce séjour en France qui



La Bataille De Verdun



Henri Caziez d'Epinay

Saint-Cyrien, capitaine d'infanterie, tombé à Verdun

À 7 h 15, le 21 février 1916 débute une gigantesque offensive allemande dans le secteur de Verdun par une attaque d'artillerie qui dure neuf heures. Un million d'obus sont tirés par les Allemands ce premier jour.

Les troupes françaises doivent d'abord contenir ce formidable assaut qui aboutit notamment à la prise des forts de Douaumont et de Vaux, clefs de voûte des défenses extérieures de Verdun. La reconquête des espaces perdus du mois d'août au 18 décembre 1916 constitue la deuxième partie de cet affrontement titanesque. Verdun n'est pas tombé mais 350 000 soldats français furent les victimes d'une formidable brutalisation de l'expérience combattante.

Henri Caziez d'Epinay, Marcel Blay, Marc Dejean de la Bâtie, Victor Foucque, Georges Massinot et Arthur Drozin sont «ceux de Verdun».

Henri Caziez d'Epinay a été élève à l'École militaire de Saint-Cyr entre 1891 et 1893. Il est sous-lieutenant puis lieutenant et capitaine au 234^e Régiment d'infanterie quand la guerre éclate.

Il incarne la figure de l'officier français formé à Saint-Cyr «victime de son devoir et de son dévouement à ses hommes».

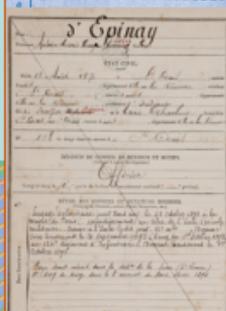
Voici la présentation qu'en fait l'École militaire :

«En plusieurs circonstances, et notamment le 8 septembre, a montré une grande énergie et une belle attitude dans le commandement de sa compagnie au combat et sous une violente canonnade.

Commandement de compagnie de tête d'une colonne d'attaque, a entraîné son unité à l'assaut avec brio, s'est emparé d'une position et s'y est maintenu malgré trois contre-attaques.

Officier très énergique qui a brillamment conduit sa compagnie en toutes circonstances.

Officier plein d'énergie et de courage, ayant déjà manifesté en plusieurs circonstances ses qualités de chef. Ayant eu des hommes de sa compagnie tués, blessés ou à demi-asphyxiés, à la suite d'un violent bombardement s'est employé immédiatement à l'organisation des secours. A été lui-même pris de syncope, victime de son devoir et de son dévouement à ses hommes.»



Photographie des journaux des 21 et 22 février 1916 conservés dans le Centre de Documentation de Verdun

DATE	RELEVÉ DES FAITS	DATE	RELEVÉ DES FAITS
21 fév.	« 7 h 15, le 21 fév. 1916 débute une gigantesque offensive allemande dans le secteur de Verdun par une attaque d'artillerie qui dure neuf heures. Un million d'obus sont tirés par les Allemands ce premier jour. »	21 fév.	« 7 h 15, le 21 fév. 1916 débute une gigantesque offensive allemande dans le secteur de Verdun par une attaque d'artillerie qui dure neuf heures. Un million d'obus sont tirés par les Allemands ce premier jour. »
22 fév.	« Le 22 fév. 1916, l'offensive allemande continue. Les troupes françaises ont subi de lourdes pertes, mais ont réussi à contenir l'ennemi. »	22 fév.	« Le 22 fév. 1916, l'offensive allemande continue. Les troupes françaises ont subi de lourdes pertes, mais ont réussi à contenir l'ennemi. »

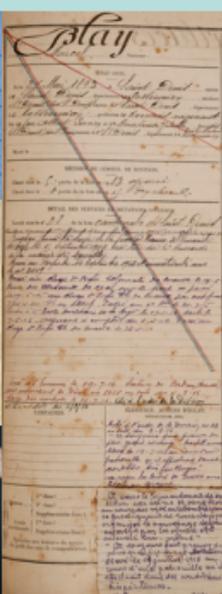
DATE	RELEVÉ DES FAITS	DATE	RELEVÉ DES FAITS
23 fév.	« Le 23 fév. 1916, les Allemands ont pris le fort de Douaumont, une position stratégique majeure. »	23 fév.	« Le 23 fév. 1916, les Allemands ont pris le fort de Douaumont, une position stratégique majeure. »
24 fév.	« Le 24 fév. 1916, les troupes françaises ont tenté de reprendre le fort de Douaumont, mais ont été repoussées. »	24 fév.	« Le 24 fév. 1916, les troupes françaises ont tenté de reprendre le fort de Douaumont, mais ont été repoussées. »

Marcel Blay



Marcel Blay

Élève brillant, engagé volontaire le 15 septembre 1914



Marcel Blay, tu es né à St-Denis au mois de mai 1893 dans la rue Félix Guyon. Tu as fréquenté le lycée Leconte de Lisle où tu as été un élève brillant. Tu fais partie par exemple de ceux qui obtiennent le prix d'honneur de l'Association des élèves du Lycée. Après tes aînés Raymond Vergès et Abel Sers en 1901 et 1902, c'est ton tour en 1911. Tu es un exemple, tu serais le vent et tu nous guiderais vers le droit chemin. Tu avais deux frères dont tu étais l'aîné mais le plus petit en taille.

Tu fais le choix de t'engager en septembre 1914. D'abord le 6^e Hussards, un régiment de cavalerie, avant de rejoindre le régiment d'infanterie coloniale du Maroc. Tu es envoyé en janvier 1916 à l'École militaire de Saint-Cyr. Tu es ressort aspirant. Tu es affecté à Verdun, à la côte 304. Au mois de juillet 1916, les combats y font rage. Le récit de ta mort est relaté

dans la presse jusqu'en novembre 1918. Ton frère Louis Albert, au centre sur la photographie, survit à la guerre. Il rentre à La Réunion le 7 janvier 1919, sans toi.

NOMÉNA RAMANITRA
ET GUILHEM VIEY
(3^e MORISOT)



BLAY MARCEL
ASPIRANT
MORT POUR LA FRANCE



Armand

Louis

Marcel Blay



Marc Dejean de la Batie

Tué par les gaz

Victor Foucque

Tombé au fort de Vaux

Portrait - Médaille par Tommaso Tommasini
et Yvonne Godefron (St. Remond)

Georges Massinot

Inhumé à Douaumont

DEJEAN DE LA BATIE
Né le 10 Mars 1895 à Paris
Mort pour la France le 19 Août 1918
L'Armée Française - 14^e Armée
Garde de nuit - 1^{er} Régiment d'Artillerie
Né le 10 Mars 1895
L'Armée Française - 14^e Armée
Garde de nuit - 1^{er} Régiment d'Artillerie

FOUCQUE
Né le 10 Mars 1895 à Paris
Mort pour la France le 19 Août 1918
L'Armée Française - 14^e Armée
Garde de nuit - 1^{er} Régiment d'Artillerie
Né le 10 Mars 1895
L'Armée Française - 14^e Armée
Garde de nuit - 1^{er} Régiment d'Artillerie



MASSINOT
Né le 10 Mars 1895 à Paris
Mort pour la France le 19 Août 1918
L'Armée Française - 14^e Armée
Garde de nuit - 1^{er} Régiment d'Artillerie
Né le 10 Mars 1895
L'Armée Française - 14^e Armée
Garde de nuit - 1^{er} Régiment d'Artillerie

Dejean de la Batie
Né le 10 Mars 1895 à Paris
Mort pour la France le 19 Août 1918
L'Armée Française - 14^e Armée
Garde de nuit - 1^{er} Régiment d'Artillerie
Né le 10 Mars 1895
L'Armée Française - 14^e Armée
Garde de nuit - 1^{er} Régiment d'Artillerie

Foucque
Né le 10 Mars 1895 à Paris
Mort pour la France le 19 Août 1918
L'Armée Française - 14^e Armée
Garde de nuit - 1^{er} Régiment d'Artillerie
Né le 10 Mars 1895
L'Armée Française - 14^e Armée
Garde de nuit - 1^{er} Régiment d'Artillerie

Opération de la nuit du 19/20
1. Effectif initial prévu
2. Effectif réel
3. Pertes
4. Observations

Massinot
Né le 10 Mars 1895 à Paris
Mort pour la France le 19 Août 1918
L'Armée Française - 14^e Armée
Garde de nuit - 1^{er} Régiment d'Artillerie
Né le 10 Mars 1895
L'Armée Française - 14^e Armée
Garde de nuit - 1^{er} Régiment d'Artillerie

Monsieur et Madame Marc Dejean de la Batie, les familles Inautier et Dejean de la Batie ont le douleur de faire part à leurs parents, amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de
Marc Dejean de la Batie
Sous-lieutenant d'Artillerie
Décoré de la Croix de Guerre
tué à l'ennemi dans sa dix-neufième année.
St-Pierre, Ile de la Réunion
Paris, 9 rue Brochant-Segard

Monsieur et Madame Victor Foucque ont le douleur de faire part à leurs parents, amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de
Victor Foucque
Sous-lieutenant d'Artillerie
Décoré de la Croix de Guerre
tué à l'ennemi dans sa dix-neufième année.
St-Pierre, Ile de la Réunion
Paris, 9 rue Brochant-Segard

Opération de la nuit du 19/20
1. Effectif initial prévu
2. Effectif réel
3. Pertes
4. Observations



Monsieur et Madame Georges Massinot ont le douleur de faire part à leurs parents, amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de
Georges Massinot
Sous-lieutenant d'Artillerie
Décoré de la Croix de Guerre
tué à l'ennemi dans sa dix-neufième année.
St-Pierre, Ile de la Réunion
Paris, 9 rue Brochant-Segard

Monsieur et Madame Georges Massinot ont le douleur de faire part à leurs parents, amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de
Georges Massinot
Sous-lieutenant d'Artillerie
Décoré de la Croix de Guerre
tué à l'ennemi dans sa dix-neufième année.
St-Pierre, Ile de la Réunion
Paris, 9 rue Brochant-Segard

Opération de la nuit du 19/20
1. Effectif initial prévu
2. Effectif réel
3. Pertes
4. Observations



La Bataille De La Somme

L'offensive sur la Somme est menée principalement par les Britanniques épaulés de 14 divisions françaises dont des troupes coloniales: notamment le 24^e RIC de Paul Loizeau, le 4^e RIC d'Achille Cazemage, le 3^e Régiment mixte de zouaves et de tirailleurs de Célestin Ernest, le 22^e RIC d'Augustin Génies, le 34^e RIC de Joseph Ranaivo, le 5^e RIC d'Alexandre Hoarau, le 8^e RIC de Joseph Hoarau, le 44^e RIC de Médéric Hoarau.

Après six jours de « feu roulant », le 1^{er} juillet 1916, cent mille Britanniques s'élancent au nord vers Bapaume et les troupes coloniales françaises plus au sud vers Péronne. Elles prennent 80 km² de terrain aux Allemands jusqu'aux portes de Péronne sans aller plus loin.

Ce premier jour de juillet 1916, soixante mille soldats alliés tombèrent dont Paul Loizeau. C'est le jour le plus sanglant de toute la première guerre mondiale.



Loizeau Paul

Mort le 1^{er} juillet 1916, premier jour de l'offensive de la Somme



Paul Loizeau, tu es né le 10 octobre 1886 à Saint-Denis. Tu es le fils de Joseph Thomy Loizeau et de Henriette Frappier de Montbenoist. Tu as les cheveux châtain, les yeux marron, un front ordinaire et un nez « bien fait ». Tu es assez grand pour ce temps puisque tu mesures 1 m 75.

Tu combats en France du 12 juin 1915 au 2 juillet 1916.

Arrivé à Dompierre dans la Somme, tu te sens puissant, tu sens la victoire arriver. C'est sûr. Cette offensive sera la bonne, celle qui permettra de percer le front allemand. Tout le monde le pense au sein du 24^e Colonial.

Le 1^{er} juillet 1916, à 7 heures 28 l'attaque commence. Quelques heures plus tard, le 1^{er} corps d'armée coloniale auquel tu appartiens a avancé de trois kilomètres. Tu es mortellement blessé à 10 mètres des tranchées ennemies. Ton dernier cri a été: « En avant les enfants, vive la France ».

BERNARD WARDIA
ET BERNARD MARION
(D. ROUSSEAU)



2014 1916 CARTON 77
DOSSIER 5
*Journal
des
Marches
Juillet 1916*



LES TROUPES COLONIALES dans la Somme

**Achille
Cazemage**

Tué d'un éclat d'obus

**Ernest
Célestin**

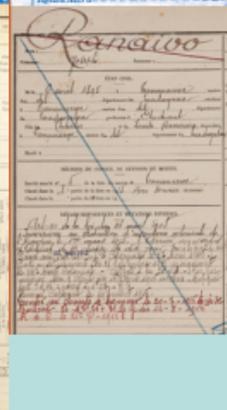
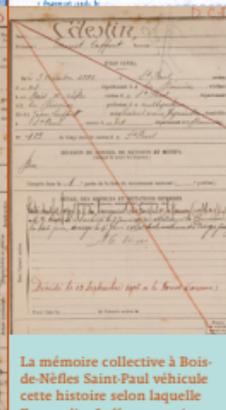
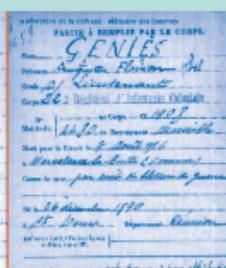
Tué à l'ennemi
« par la faute à pas de chance »

**Augustin
Génies**

Blessé à l'ennemi le 6 août 1916
dans la Somme

**Joseph
Ranaivo**

L'enfant de Madagascar



La mémoire collective à Bois-de-Nelles Saint-Paul véhicule cette histoire selon laquelle Ernest dit « Laffont » serait mort en sautant sur une mine. La jeune demoiselle Odon, aujourd'hui âgée de plus de 90 ans se souvient de ses parents qui disaient souvent « Ah ! Ernest, il est mort à la guerre par la faute à pas de chance ».

M. et Mme Julien Génies et leurs enfants, les familles Génies et Riard ont le bonheur de faire part à leurs parents, amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de
Augustin Génies
sous-lieutenant au 22^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale
âgé de 27 ans tombé glorieusement au Champ d'Honneur dans la Somme,



Les Hoarau

sur le front de la Somme



Joseph Hoarau

Moins d'un mois dans la Somme

Méderic Hoarau

«Alea jacta est»

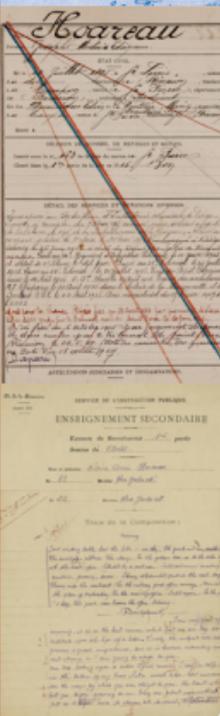
Alexandre Hoarau

Caporal au 5^e RIC tombé au sud de Barleux



Méderic Hoarau, tu es né le 11 juillet 1895 à Saint-Louis. Tu es le fils de Dominique Edwin Hoarau et de Victoria, Marie, Anastasie Payet domiciliés au Tampón.

Le 23 mai 1918, tu es incorporé au bataillon d'infanterie coloniale de Diego Suarez. Avant le départ pour la guerre, je t'imagine. Tu es dans ta maison, tu te sens courageux, tu prepares tes affaires au plus vite et tu pries. Tu diras au revoir à ton entourage, les larmes aux yeux. Alea jacta est!



Pendant la guerre, tu te souviens de toutes les choses qui te manquent: les flamboyants fleuris du mois de décembre, les gousses de vanille séchées, les champs de cannes à sucre, les tisanes de ta grand-mère, le coucher de soleil de l'Ermitage ou les paysages grandioses des cirques.

Le 18 août 1916 tu es blessé et évacué par ambulance, mais quelques jours plus tard, le 21 août, tu es déclaré disparu dans le secteur de la Maisonnette et de Barleux.

ETHIYE LAUREN ET GABRIELA SÉRANTIN (3^e BOUSSIN)



Mourir à l'ambulance

«Des bataillons de renfort attendaient, encombrant la rue, et les soldats se levaient pour questionner les blessés.

— On n'en sait pas plus que vous... C'est le mauvais coin... Où qu'est l'ambulance ?

Ils se pressaient, ayant aperçu la lanterne rouge, tout au fond de la nuit. Sur le pilier de la porte une pancarte était clouée: Ici, blessés légers pouvant marcher.

L'enseigne ne leur donna pas confiance, avec son air badin.

L'ambulance divisionnaire se trouvait de l'autre côté de la place. C'était une grande maison déserte et noire, sans un meuble, sans un grabat.

En corps de chemise, son front brillant de sueur, le major examinait rapidement les blessés, dont un infirmier éclairait les plaies avec une lanterne. Sur le parquet traînaient des pansements souillés, des tampons d'ouate. Une grande cuvette débordait d'eau rougeie.

— Un autre, disait le major, en s'épongeant le front de son bras nu. »

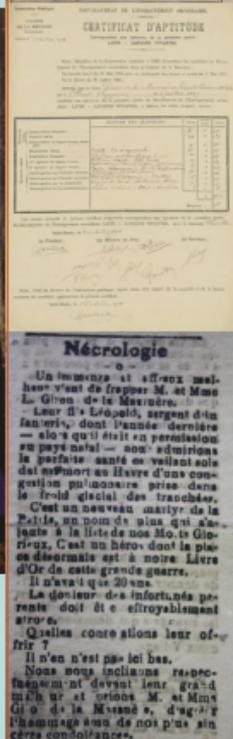
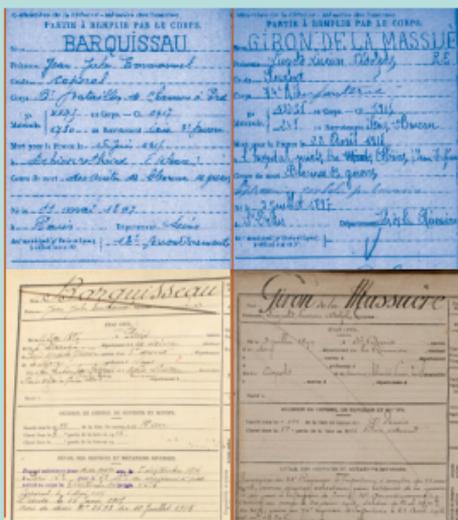
ROLAND DORGELES, LES CROIX DE BOIS, 1919

Emmanuel Barquissau

Du 6^e bataillon de chasseurs à pieds

Léopold Giron de la Massuère

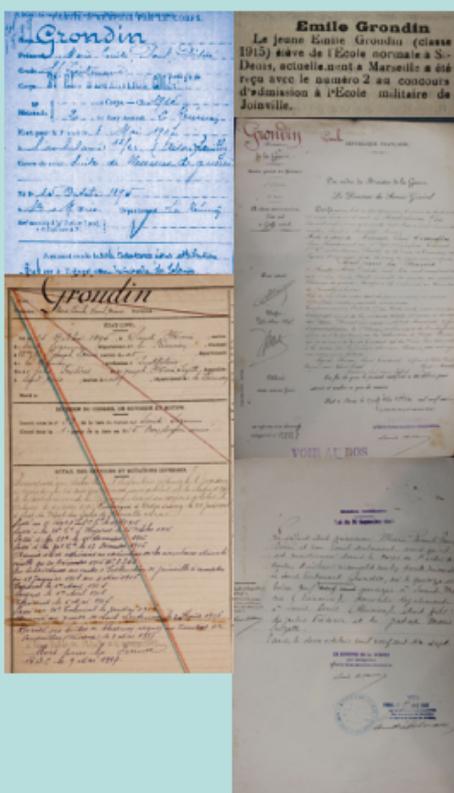
Engagé volontaire à 18 ans



EMILE GRONDIN

« UNE MÈCHE DE CHEVEUX AVAIT EMPÊCHÉ L'EXTRACTION DE LA BALLE »

Émile
Grondin



Le 6 mai à quatre heures du soir, Emile reçoit l'ordre de mener une contre-attaque. Sorti de sa tranchée à la tête de ses hommes, un éclat d'obus le rejette à l'intérieur. Après s'être remis mais blessé au bras, il s'élance une seconde fois hors de la tranchée. Il est atteint par une balle en plein front. Transporté à l'ambulance, il y meurt huit ou douze heures après. Une mèche de cheveux avait empêché l'extraction de la balle. Emile avait 22 ans.

Madame Vve Frédéric Grondin, Madame Vve Joseph Mercantil et ses enfants, Monsieur et Madame Désiré Michel, Monsieur et Madame Laurent Cuvérier et leurs enfants, Monsieur et Madame Léonce Grondin et leurs enfants, Monsieur et Madame Jules Grondin et leurs enfants, Monsieur et Madame Emmanuel Grondin, Monsieur André Grondin, Monsieur Aristide Welmet les familles Grondin, Jaton, et Azéma : Mère, sœurs, frères, beaux frères, belles sœurs, neveux, nièces, tantes, oncles, cousins et cousines ont la douleur de faire part à leurs parents, amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

Paul Emile Grondin

Lieutenant d'Infanterie Coloniale
 âgé de 22 ans
 Mort au Champ d'honneur, le 6 Mai 1917
 en Champagne.



NIEUPORT

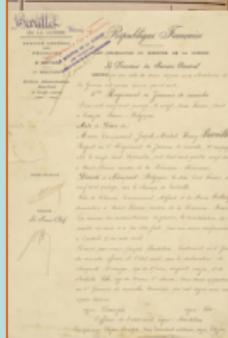
ou La « course à la mer »

Les tentatives de débordement mutuel des deux armées à partir de septembre 1914 ou « course à la mer » ont étendu le front jusqu'à Nieuport en mer du Nord. La première bataille d'Ypres d'octobre-novembre 1914 stabilise le front. Deux armées allemandes font face aux Britanniques, aux Français et aux Belges. Le 4^e Régiment de Zouaves dans lequel Henri Barillet est sergent arrive à la fin du mois de janvier 1915 dans le secteur de Nieuport-Lombaertzyde.



Henri Barillet

du 4^e Zouave de Marche dans les tranchées de Lombaertzyde



Henri est mort depuis près d'un an lorsque son oncle, Michel-Ange Barillet, maire-adjoint de Saint-Denis, disparaît à son tour en avril 1916. Après son fils, c'est son frère que perd Alfred Barillet. C'est lui, Alfred, qui conduit le cortège. Le char avance au son de la marche funèbre. Derrière, un cortège imposant. Entre autres, François Cerisier, l'oncle de Jacques Souinoury et Léopold Giron de La Massuère, le père du jeune Léopold. Ces deux garçons mourront bientôt, en 1918, à l'âge de 20 ans. Nul doute qu'Alfred et Anna pensent à Henri, leur fils chéri, disparu dans les dunes des tranchées belges à Lombaertzyde. Ce sont aussi ses funérailles.

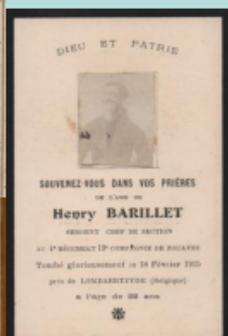


Illustration Jean Thiery
ZOUAVE
4^{ème} Rég^t de Marche d'Afrique

au cœur de la grande offensive en CHAMPAGNE DE 1915

France
Lanier



AU CHAMP D'HONNEUR

Le courir de la vie nous apporte l'irréversible nouvelle de la mort de M. France Lanier, engagé volontaire, survenu le 16 décembre sur le front.

Ce jeune poilu de 21 ans n'est pas un lycéen, pour les écoles de la Réunion, il est fils d'un métropolitain et d'une créole de l'île Bourbon. France Lanier, dont les parents ont séjourné quelque temps à la Réunion, a fait presque toutes ses études au Lycée Léonide de Lisia.

C'est à Toulouse où il s'était recruté l'ensemble des bâtiments de votre premier établissement scolaire, que la guerre l'a surpris. C'est de là qu'il a contracté un engagement volontaire dans l'un des escadrons de la civilisation.

A ses malheureux parents, nous adressons nos bien sincères condoléances.

[...] À son arrivée en France, il est incorporé au 3^e régiment d'infanterie [...]. Quelques semaines de travail et il est nommé caporal, commandant à quinze poilus. Un mois après, Lanier passe au 418^e. C'est un régiment de marche appelé à soutenir les parties les plus faibles du front. Il part pour la Belgique et se bat à Westleteren, à l'ouest d'Ypres.

« Nous allons nous battre vendredi, écrit-il et je crains fort de ne pas retourner sur mes quilles ». Il fait connaissance avec les obus qui ne l'effraient pas beaucoup et, malgré les difficultés de la situation, il écrit : « Je ne regrette pas de m'être engagé et je suis fier, au contraire, d'aider à chasser ces sales boches ».

Il quitte la Belgique pour aller se battre à Neuville-St-Vaast. « C'est surtout les gaz asphyxiants qui nous ont fait le plus souffrir. Nous avions des masques et des lunettes pour nous protéger, mais cela n'empêchait pas les yeux de brûler l'enfer, et l'on croyait perdre la vue. Deux jours après on en souffrait encore; nos douleurs ont été largement compensées par la joie que nous avons eue d'administrer une maîtrise raclée à ces barbares. Vous avez dû apprendre que nous avions avancé de six kilomètres. Je n'ai pas eu une égratignure, durant tous les

combats livrés, et j'espère que Dieu me protégera jusqu'à la fin ». Lettre écrite dans les tranchées à Neuville, près d'Arras, le 24 juin 1915.

[...] Il n'y a que la corvée des morts qui jette un voile de tristesse sur ce vrai Français.

« La corvée des morts est triste et dure, surtout quand il s'agit d'amis tombés à vos côtés. Quant aux Boches, on les hisse avec des fourches et on les entasse dans des trous que creusent leurs marmites, quand elles éclatent. »

Son régiment est expédié en Lorraine et traverse Lunéville, où les jeunes filles acclament les soldats et leur jettent des fleurs.

« Nous voici donc sur cette frontière de l'est et bientôt nous irons aux tranchées, sur cette terre lorraine que j'avais tant envie de connaître. Ici, il me semble que ce sera la bataille idéale, la lutte en pays conquis et combien des nôtres à venger, tombés il y a quarante-quatre ans; et y a mille raisons d'être meilleur soldat encore. Peut-être y laisserai-je mes os; en tout cas, ce serait la plus belle mort que je désirerais, comme je l'écris à maman: la mort trouvée sur cette terre bénie de Lorraine, en faisant tout mon devoir, devra atténuer le chagrin que cette mauvaise nouvelle lui causerait. »

Septembre 1915 arrive; la grande offensive de Champagne va avoir lieu. Le 418^e est rappelé de Lorraine pour y participer. Lanier prend ses précautions et écrit sa dernière lettre: il recommande à son sergent de la faire parvenir s'il perd la vie. Il sort indemne de cette hécatombe, après s'être battu comme un lion. « Je vous écris d'un bois où nous sommes arrivés cette nuit et la Marseillaise en breton (canonnade) fait rage. Le 418^e a une mission très dure et très difficile à remplir et plus d'un poilu y laissera sa peau... » [...]

Lanier se bat héroïquement, audacieusement: il perce des poitrines, brise des crânes, poursuit l'ennemi au-delà des lignes. L'importance du combat est manifeste: le régiment se compte: 1300 hommes sont vivants, ils étaient partis 2800. Le 418^e est alors pour la seconde fois porté à l'ordre du jour, car sa première citation date de la reprise de Lizierne. Le général Joffre décore le drapeau de la Croix de guerre et de la Légion d'Honneur, et, ces poilus rebelles à toute sensibilité, pleurent comme des gosses, quand le roi Albert, après la remise de la Croix de Léopold, embrasse les plis de leur glorieux trophée, emblème de leur victoire.

La bataille se continue sur un autre point: Lanier échappe miraculeusement à la mort. Un obus éclate à un mètre de lui, le soulève et le projette dans la tranchée, où il est à moitié enseveli. Il se relève, un bloc de pierres s'est abattu sur son omoplate gauche, il crache le sang. Il écrit: « J'ai été obligé de rire de mon vol plané ». [...]

L'offensive de Champagne s'achève: le 418^e est déplacé et va continuer son œuvre de gloire. Lanier pressent qu'il va mourir; il écrit: « Mon congé est accordé pour le 20, mais je redoute cette journée du 12. »

Il meurt en chargeant, frappé par un éclat d'obus. [...] Son testament se termine ainsi: « Je suis fier et content de mourir pour notre France chérie. Donnez à vos enfants cette France comme patrie: c'est la plus belle et la plus digne d'être servie. Adieu à tous les amis, et quand même: "Vive la France!" »

LA PATRIE CRÉOLE, 10/11/1984



La Main de Massiges



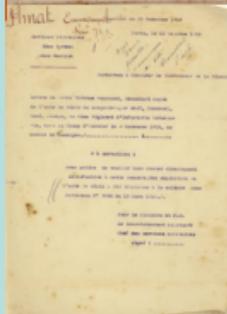
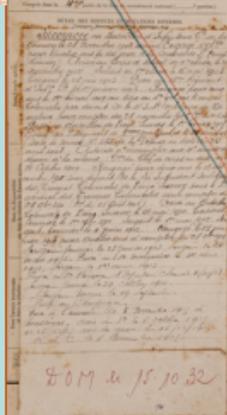
Joseph Amat

Engagé volontaire

Dès leur repli en septembre 1914, les Allemands se retranchent sur des hauteurs naturelles comme celle de la Main de Massiges à la jonction des fronts de Champagne et d'Argonne. La topographie des lieux ressemble à une main humaine, les crêtes érigées en bastion ressemblant à des doigts.



Massiges est un haut lieu des troupes coloniales où de nombreux poilus réunionnais sont morts. Les troupes françaises reprennent la Main de Massiges lors de la grande offensive de Champagne le 25 septembre 1915 après de durs combats auxquels participent Joseph Amat et Léon Garçon.



Emmanuel Amat, tu es né le 13 septembre 1883 à Saint-Leu.

Tu rêvais d'être un mat de bateau pour découvrir le monde. D'ailleurs dès 1902, tu es en campagne longtempes à Madagascar, puis à la déclaration de guerre c'est la France. C'est la bataille de Charleroi d'abord puis la fameuse Main de Massiges.

Avant ton départ pour la guerre, tu es chez toi et tu écoutes l'orchestre qui passe dans la rue. C'est de la musique militaire. Cela te plaît. L'armée est ton passé, ton présent et, espères-tu, ton avenir. Aujourd'hui tu es sergent-major au 8^e RIC. Et demain ?

Après ta mort, Mademoiselle Thérèse Dosimond s'adresse à la mairie de Saint-Leu. Elle te cherche. Qui était-elle ?

Ton frère Joseph meurt aussi. Plus tard, bêtement. Une mine après le 11 novembre. Vous ne rentrerez pas à La Réunion. Dans la famille il ne reste plus que Marie, ta sœur. Elle vous pleurera toute sa vie.

MAXON PALAS
ET EDEIRA BAVELDARINAIVO
(D^e MORISOT)

Léon Garçon



MORTS DE MALADIE AU SEIN DE L'EMPIRE COLONIAL



Jean Collet

A Tananarive

Henri Troussail

A Diego Suarez

Emmanuel Hoarau

A Tamatave

Marcel Vergoz

Tué par les fièvres au Dahomey



Marcel Vergoz



Mort au Champ d'Honneur
Le Lieutenant Marcel Vergoz

Après nos campagnes des plus pénibles au Togo, campagne que le succès couronna, le sous-lieutenant Marcel Vergoz, des Tirailleurs Sénégalais vint de succomber à son poste d'occupation des territoires conquis, dans un endroit des plus malsains.

Cette campagne qui dura avec longtemps fut aussi pénible que possible, car les Allemands se défendaient avec l'énergie du désespoir.

Le sous-lieutenant Marcel Vergoz fit plus que son devoir. La fatigue, les fièvres n'existaient pas pour lui.

Il périt de sa vie son amour de la France. Honneur à lui.

Le sous-lieutenant Marcel Vergoz est le fils de notre confrère Gaston Vergoz, directeur-gérant du « Bourbonnais ».

En cette cruelle circonstance, nous lui offrons ainsi qu'à Mme Gaston Vergoz, sa mère au cœur broyé, l'expression émue de nos plus vives condoléances.

JOSEPH BERTHO,

« MALADIES OU SUITES DE MALADIES CONTRACTÉES EN SERVICE »

Dans le chapitre « Médecine de guerre » de l'ouvrage *Le service de santé des armées pendant la première guerre mondiale*, Alain Larcen et Jean-François Ferrandis énumèrent les maladies contractées par les soldats lors de la première guerre mondiale.

Les maladies infectieuses et parasitaires, les fièvres typhoïdes et paratyphoïdes, la tuberculose, les pneumonies particulièrement redoutées mais aussi des pathologies dites « des tranchées » telles les diarrhées et constipations des tranchées, les fièvres des tranchées, les néphrites des tranchées, les pieds de tranchées, les mains de tranchées, les rhumatismes des tranchées, les héméralopies des tranchées, ou encore ces pathologies fréquemment observées chez les combattants comme les embarras gastriques fébriles, les courbatures fébriles, les hépatites virales et, plus particulièrement, sur le front d'Orient, le paludisme, la typhoïde, la dengue, le choléra et le typhus.

Laquelle de ces maladies a terrassé le jeune Maurice Mercantil de la classe 1919 qui quitte La Réunion le 12 juin 1918 pour mourir à l'hôpital de Marseille à la fin du mois de juillet 1918 ?

Jacques Soinoury

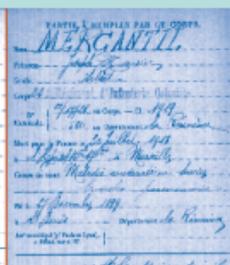
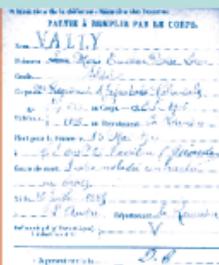
Un lieutenant de 20 ans
« magnifique entraîneur d'hommes »

Louis Vally

« Castillon-la-Bataille
Hôpital auxiliaire 65 »

Maurice Mercantil

Mort à 19 ans après
deux mois d'incorporation



Nos héros
Nous sommes heureux de reproduire en la teneur de l'élogeuse citation suivante obtenue par un de nos compatriotes.
Inscrit au tableau de la Légion d'honneur
pour mérite rang & compter de 15 Mars 1917.
SOINOURY Marie Modeste Alexis Louis Henri François Jacques, Sous-lieutenant de l'active au 51^e d'infanterie.
« Jeune officier d'une bravoure et d'un sang froid exceptionnels. Le 4 Mai 1917 a parfaitement préparé et brillamment dirigé l'opération d'un audacieux coup de main. Après avoir entraîné sa troupe dans un élan superbe a détruit en les incendiant deux ensembles de galeries de mines ainsi qu'à trois reprises ennemis et a fait de ses prisonniers.
« Sa mission accomplie a ramené son détachement dans nos lignes sans avoir subi aucune perte. »
Paris le 4 Avril 1917
Le Ministre de la Guerre :
Paul PAINLEVÉ.
Rappelons que ce jeune brave, est le petit fils de Mme Vve Gerisier et le gendre de M. François Gerisier Chef de Cabinet du Gouverneur Dupleix. Nous leur adressons nos plus vives félicitations.

